

A photograph of a wooden fence with a black jacket and blue jeans hanging on it. In front of the fence, two brown leather shoes are placed on the ground. The background is a dense green hedge. The foreground is a rough stone wall.

Moi, l'homme
putain
(confessions d'un
escort boy sur le
déclin)

MARC
DUMONTEIL

Marc Dumonteil

Moi, l'homme putain
(confessions d'un escort
boy sur le déclin)

Mémoires d'alcôves, de courtines et de draps

© Marc Dumonteil, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0449-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nous sommes toutes et tous des prostitué(e)s. Je me le suis souvent répété durant ma carrière sans réussir à m'en convaincre. Depuis que les clientes me rejettent, j'en suis persuadé. Nous ne faisons que, ça les uns et les autres, tous métiers confondus : louer notre force physique, notre compétence, notre talent. Les tensions dans le monde du travail, accrues depuis des années, nous ont transformés en des individus soumis, exploitables. Qui n'a jamais rechigné alors qu'on lui imposait une tâche indigne : « Je ne vais pas me prostituer ! » ?

Quand on atteint la cinquantaine, on a tous l'impression qu'il existe un monde d'avant et un monde d'après. Je me souviens du jour où s'ancra en moi cette idée, flottante jusqu'alors. Je roulais en direction de la demeure d'Isabelle V située dans un village du Vexin français. J'ignorais que j'allais subir ma pire humiliation professionnelle. Ou plutôt la première d'une série au terme de laquelle, mon mâle orgueil piétiné, je quitterais le métier. Mon sexe ruait dans mon slip, bombant la braguette de mon pantalon de flanelle grise. J'avais toujours eu l'érection facile, voire intempestive. La rencontre annoncée d'une femme, comme le souvenir de celle-ci suffisait, n'importe où, n'importe quand. Adolescent, sur la plage, il m'était plus d'une fois arrivé de me jeter à l'eau parce qu'une érection soudaine déformait mon caleçon de bain.

J'avais eu 50 ans trois jours plus tôt. J'aurais pu écrire : « J'avais fêté mes 50 ans », mais je n'avais pas fêté grand-chose, ayant passé la soirée seul dans une brasserie parisienne devant une bouteille de champagne et un plateau de fruits de mer.

J'actionnai mon clignotant, empoignai le levier de vitesse pour rétrograder, un œil dans le rétroviseur intérieur. J'aperçus une peau mate, des traits fins, autoritaires, une chevelure grise ondulée, l'arc des sourcils étirant un regard vert noisette. Je ressemble à un cadre supérieur soigné, entretenu physiquement, en train de virer vieux beau.

J'obliquai à droite sur une départementale en direction d'un hameau. Les étoiles scintillaient dans la nuit sans nuage, une nuit pour astronomes et amoureux. Je roulai trois kilomètres sur une route en courbes douces jusqu'aux

confins du village d'Isabelle V. J'obliquai de nouveau à gauche, sur une voie vicinale, m'arrêtai devant une grille de fer forgé avec rosaces et palmettes, fendillées par endroit. Je déclarai mon identité à la voix me le demandant par l'interphone, attendis que la grille s'ouvrît pour m'engager dans l'allée rectiligne. Les flancs de ma Jaguar frottaient contre les éléagnus mal taillés. En proie à des difficultés financières, Isabelle V. avait dû choisir. Entre les services de son amant tarifé et ceux de son jardinier, elle avait sacrifié ces derniers.

Mon sexe tenta une percée par l'étroit passage entre une cuisse et l'élastique du slip. Il s'arrêta sous l'élastique, je me retrouvai avec le gland comprimé et une érection douloureuse.

Je me garai devant l'escalier de grès, sortis de la voiture en plongeant une main prestre dans mon pantalon pour dégager mon gland, l'érection toujours ferme. Je grimpai les degrés qui menaient à la marquise. De la mousse les couvrait. Le hall s'éclaira, Bérengère, la bonne d'Isabelle V, ouvrit.

— Bonsoir, monsieur Dumonteil.

— Bonsoir, Bérengère.

Son regard glissa sur ma braguette gonflée, elle entrouvrit la bouche, esquissa un sourire tendre en penchant la tête. Ses yeux se hissèrent jusqu'aux miens, s'avivèrent en les rencontrant d'un éclat féroce.

— Suivez-moi, m'invita-t-elle en tournant les talons, Madame vous attend.

Bérengère était âgée de 56 ans, les cheveux teints de henné, tenus en queue de cheval. Ses grands yeux fixes et noirs, sa tête fréquemment de biais dessinaient comme un étonnement perpétuel. Je la connaissais mieux que son accueil formel le suggérait. Je lui faisais l'amour une fois l'an à la Noël, mes ardeurs étaient les étrennes qu'Isabelle V. lui offrait. Je libérais une année de sensualité contenue par un service qui tournait au dévouement de sa part et à l'exploitation du personnel de la part d'Isabelle V. Radieuse, rajeunie, Bérengère prenait son congé annuel - trois semaines chez sa mère à Libourne - dont elle revenait complètement éteinte, pour reprendre son service durant onze mois.

La domestique me conduisit à l'étage, m'introduisit dans une chambre de la taille d'un appartement deux pièces. La décoration était chargée ; moulures au plafond, sur les meubles et les cadres des tableaux (des croûtes baroques). Des tentures de cretonne opalines beurrèrent les murs, certaines avec cordelettes

tressées et pompons roses à pendouiller au bout. C'était un décor de conte de fées. La fée était une sexagénaire délaissée voici deux ans par son époux - un homme d'affaires slovène - au profit d'un mannequin de trente-cinq ans sa cadette. Il lui avait concédé en partant cette demeure, ainsi qu'une rente, maigre en regard du train de vie auquel Isabelle V. était habituée.

Celle-ci absente, je m'assis dans un sofa près d'un guéridon où reposait le catalogue *Croisières au long cours*, l'agence d'escort boys pour laquelle j'œuvrais. Une version papier du site dépourvue d'apprêt, à la disposition des rares clientes qui le demandaient (je m'étonnai de l'y rencontrer ici).

Je feuilletai l'ouvrage, considérant mes mâles collègues. À tous on consacrait une double page et deux photos, l'une en costume, l'autre en slip. Je me rendis à l'espace qui m'était dévolu. Avec mon ventre plat et cette maturité burinée je m'y jugeai d'une séduisante distinction. Comme j'avançai dans la consultation, les atouts de mes collègues me sautèrent aux yeux : tous étaient des trentenaires musculeux, fermes. Avec mes rides et ma peau flétrissante, je n'étais qu'un bellâtre sur le déclin. L'amertume me gagna, ma verge s'affala comme la voile sur le pont d'une galiote. Ça n'était pas le moment.

Je reposai le catalogue. Certaines pages étaient marquées. Pourquoi Isabelle V. l'avait-elle laissé en évidence ? Depuis deux ans que nous nous fréquentions, elle m'assurait que j'étais le seul escort boy de *Croisières au long cours* dont elle louait les services. Je n'aurais vu aucun mal à ne pas l'être.

La porte de la chambre s'ouvrit sur ma cliente, blonde élancée, radieuse dans un déshabillé de tulle serré à la taille, entrouvert aux cuisses. Juchée sur des talons hauts, elle avança, une main tendue, offerte au baisemain que j'exécutais à chacune de nos rencontres. Elle était aussi bien conservée pour ses 69 ans que je l'étais pour mes 50. Des mouvements vifs, soyeux, des yeux rieurs et un ton enjoué enrôlaient l'attention. Face à cette virevoltante séduction, il fallait de la mesquinerie pour noter les rides, la peau des bras distendue, les plis au-dessus des genoux. Elle avait dû recourir au laser pour atténuer ce que son réseau veineux avait de trop saillant aux cuisses et aux jambes, mais rien sinon ne révélait l'intervention du bistouri.

Je me levai. « Vous êtes ravissante, Isabelle, ravissante et désirable », susurrai-je, tandis que j'exécutai mon baisemain, guettant le retour de mon érection.

Les civilités expédiées, toujours debout, j'enserrai d'une main la taille de ma

cliente, glissai l'autre dans son entrecuisses où s'étagaient la moiteur et le dru, les dentelures de chair et la toison fournie. « Marc... Marc... », murmura-t-elle, entrouvrant les cuisses, les yeux chavirés.

Elle plaqua une main sur ma braguette, tâtonna, s'arrêta, tâtonna encore. Ses yeux s'agrandirent, elle semblait revenir d'un songe tandis que sa main continuait de palper. Elle se dégagea doucement, considéra ma braguette plate.

— Marc, que vous arrive-t-il ?

J'offris un frémissement des sourcils et mon air penaud en réponse. À quoi bon lui dire que j'avais bandé durant tout le trajet ? Elle tâtonna encore, indulgente, presque amusée. « Rien ne presse, vous me direz... » Elle renoua la ceinture de son déshabillé. « Voulez-vous boire quelque chose ? Je ne vous l'ai pas proposé, vous déclinez à chaque fois... »

Ce soir encore, je déclinai. Renfrogné, je retournai m'asseoir sur le sofa près du guéridon et du catalogue *Croisières au long cours*. Isabelle V. semblait plus gêné que moi, cherchant une contenance.

— Nous allons en profiter pour régler nos petits comptes, suggéra-t-elle dans un enthousiasme surjoué, vous êtes d'accord ?

Elle sortit de la pièce, revint avec des billets en main qu'elle glissa dans les miennes. Je boudais toujours.

— Quoiqu'il se passe entre nous ce soir, prononça-t-elle avec précaution, sachez que je suis heureuse de vous voir.

Je comptai l'argent. Les billets glissaient entre mes doigts. Une onde zébra ma verge et mes testicules, un afflux sanguin poussait tout devant. Bientôt l'ardeur bomba mon slip et mon pantalon. Je me levai, ôtai mon veston que je posai sur le sofa. Je m'en écartai pour me poster devant ma cliente, mains sur les hanches, arborant un air de conquête.

— Et que croyez-vous qu'il se passera, chère Isabelle ?

— Oh, Marc ! s'exclama-t-elle, réalisant.

Elle approcha, palpa la protubérance. « Je le savais, je le savais... » Déjà elle fouillait ma braguette d'où jaillit mon organe.

— Mon étalon or...

Elle ôta son déshabillé de tulle pour apparaître dans la nudité de ses 69 ans. Ses mains jointes derrière la nuque offraient ses aisselles à mon regard. Les courbes des fesses et des seins fléchissaient mais la nervosité du corps demeuré svelte en faisait une femme encore désirable. « Destrier de mon désir, ma fougueuse monture », souffla Isabelle en frictionnant sa toison pubienne contre mon gland, ce qui soit dit en passant était très désagréable.

— Mon crack, ma cravache, viens sur la ligne de départ.

La logorrhée des hippodromes, la métaphore du haras et des canassons filée durant tous les préliminaires et qui ne s'arrêtait que lorsque je la possédais vraiment. À chaque fois, j'y avais droit.

— Approche avec ta cavalerie, m'exhorta-t-elle en me saisissant le membre comme elle m'eût attrapé la main.

Elle m'entraîna près du lit, s'y allongea sur le dos, ouvrant largement ses cuisses. Ainsi exhibée, le sexe déjà mousseux et la dentelure intime palpitante, elle me supplia par le regard de la rejoindre. Je grimpai sur le lit, plongeai ma tête entre ses cuisses pour laper l'écume.

— Oh... oh... gémit Isabelle en empoignant la tignasse du destrier, hein... hein...

Ses cuisses se contractaient, s'écartaient. Un goût âcre nappait ma langue et ma gorge, mais c'est une odeur d'ajonc et de noix de coco qui m'emplissait les narines. Les humeurs de ma cliente abondaient, je léchais ses cuisses perlantes, le pourtour du sexe et jusqu'à l'anus, rincé lui aussi.

— Je te veux en moi, commanda-t-elle en éloignant ma bouche de son sexe.

Je la pénétrai. Ma verge adroite harcela les recoins humides de la poche de chair. Les ongles de la vieille femme crochaient mon torse en tension, son regard suppliant se hissait jusqu'au mien pour retomber aussitôt, noyé. Sa gorge expulsait des souffles rauques venus du tréfonds, ou bien c'était un gémissement saccadé d'animal nocturne hululant aux lisières des forêts.

Parfois ma verge sortait de la cavité en fusion mais c'était pour mieux s'y glisser de nouveau la seconde d'après. L'étreinte dura. Dans ces moments,

Isabelle était sans âge. Je n'avais pas volé mon argent. Par ailleurs je luttais contre une douleur lancinante dans l'omoplate gauche.

Enfin jouit ma cliente, le corps en proie aux secousses. Son vagin expulsa trois jets brefs qui me huilèrent le bas-ventre. Moi-même j'éjaculai, plongeai la tête dans la peau plissée du cou, en émettant un râle que mon professionnalisme me dictait d'exagérer, car si les clientes paient pour qu'on leur donne du plaisir, constater qu'elles en offrent leur est une satisfaction pouvant prendre une importance considérable.

Je me laissai choir sur le flanc, hagard. Je descendis du lit et filai dans la salle de bain où je savonnai mon gland, ma bouche et quelques alentours. J'enfilai le peignoir qu'à mon intention Isabelle avait pendu à une patère, revins dans la chambre. Elle se tenait recroquevillée, les cuisses resserrées comme une amante maussade, seulement secouée de spasmes de poisson échoué sur la rive.

Je m'allongeai sur la couche souillée - demain Bérengère changerait les draps - et comme à chacun de nos rendez-vous m'endormis aussitôt, roupillant comme un bienheureux durant deux heures. Une concession que m'accordait ma cliente, devenue une convention entre nous. Réveillé tout seul en milieu de nuit, je me levais, m'habillais et la laissant dormir je regagnais ma voiture.

Cette nuit pourtant, Isabelle V. me tira du sommeil. Quand j'ouvris les yeux elle se tenait au-dessus de moi, sur le bord du lit et venait, mais c'est flou dans ma mémoire, de prononcer mon prénom en me remuant une épaule. Je me redressai, frottai mes yeux.

— Excusez-moi de vous réveiller, Marc, il faut que je vous parle.

Elle se leva, se posta devant le lit. Elle portait un peignoir d'éponge qui lui descendait aux mollets, un chignon maintenait ses cheveux sur le sommet de son crâne. Elle semblait engoncée et peinée.

— Voilà.... (Elle hésita, aspira une goulée d'air.) C'était notre dernière nuit ensemble. Je vais vous demander de partir, nous ne nous verrons plus. J'ai pris ma décision il y a plusieurs jours. Je ne voulais pas vous le dire avant un dernier rendez-vous.

J'accueillis la nouvelle comme un œuf lancé en pleine figure.

— Vous êtes un homme superbe, Marc, vous le savez. Mais j'ai envie de

jeunesse. Non que je veuille rattraper celle qui m'a fuie... Encore que... (Elle chassa l'air devant elle.) Peu importe...

Elle leva la tête vers les girandoles au plafond qu'elle sembla contempler pour la première fois.

— Quelle soirée étrange, la dernière pour nous, votre moment d'absence, le premier avec moi... Bien sûr, nos rapports étaient tarifés mais nous nous voyions depuis si longtemps. Une part de moi vous regrettera, la plus sensible.

Puis, comme si elle venait de se débarrasser d'une corvée, soudain primesautière, elle s'empara du catalogue *Croisières au long cours* sur le guéridon.

— J'hésite pour votre successeur, j'aimerais votre avis. Vous n'êtes pas à ma place mais je veux le regard d'un homme.

Elle posa le catalogue sur mes genoux. Tout s'éclairait. Elle était stupéfiante de désinvolture, ou de cruauté, et d'avoir à démêler ce qui relevait de l'une ou de l'autre participait de mon désarroi. Je tournai mécaniquement les pages, trouvais cela absurde, reposai le volume sur le guéridon, me levai.

— Écoutez votre cœur et vos désirs, Isabelle. Pourquoi rester fidèle à un seul homme quand tout vous invite à papillonner ? Vivez des expériences. Vous commettrez des erreurs mais - je me forçai à sourire - c'est un privilège de la jeunesse que d'avoir le temps de les corriger en en commettant d'autres.

C'était sorti tout seul. La physionomie de ma cliente, enfin de mon ex-cliente, se fendilla, je crus qu'elle allait pleurer.

— Vous pouviez vous dispenser de cette muflerie, Marc. Elle altérera le bon souvenir que je comptais garder de vous.

Je cherchai quoi répondre. Je me contentai de quitter la pièce sans la saluer. Dans le couloir, je réalisai ce que la sobriété voulue de ma sortie devait tout de même contenir de grandiloquence par la raideur des gestes pour l'exécuter.

Je dévalai le grand escalier qui menait au rez-de-chaussé, dans le hall croisai Bérengère, pâle et figée, qui me fixait de biais, ses mains blotties sur son ventre l'une contre l'autre. J'eus la conviction que la domestique savait que sa patronne me liquiderait ce soir. L'intensité de son regard contenait nos étreintes passées et